Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 15 (1962)

Heft: 3-4

Rubrik: Notices

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTICES

UN NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE MONGOLE

La publication de ce dictionnaire[1] est indéniablement un événement dans le domaine de la lexicologie asiatique. Jusque là, les mongolisants n'avaient à leur disposition que le dictionnaire mongol-russe-français de J. E. Kovalevskij (Kazan 1844–1849), œuvre classique et irremplaçable mais dépassée depuis longtemps par le progrès des études, la réplique révisée et élargie de ce dictionnaire par K. Gonstunskij (St-Petersbourg 1893 avec des suppléments publiés en 1896 et 1904), qui pourtant ne pouvait pas prendre en considération le vocabulaire de nombreux documents et textes mongols édités dans notre siècle, et un certain nombre de lexiques spécialisés dispersés dans les travaux souvent difficilement accessibles.

Tant que le mongol écrit s'identifiait avec la langue classique, ces instruments de travail pouvaient à la rigueur suffire. Mais l'évolution moderne de cette langue qui, surtout à partir de la proclamation, en 1924, de la République populaire de Mongolie, tendait de plus en plus vers la substitution, dans l'usage officiel, du dialecte khalkha à la langue classique, rendit les problèmes lexicaux beaucoup plus difficiles. Il ne s'agissait plus de distinctions dialectales mais de langues différentes: les divergences entre le khalkha moderne et le mongol classique apparaissent non seulement dans la phonétique, mais encore dans la morphologie, dans la syntaxe et tout particulièrement dans le vocabulaire enrichi par de nombreux néologismes et mots d'emprunt (surtout à la langue russe). Cette évolution fut définitivement consacrée par l'adoption en 1940 d'une nouvelle écriture, à base de l'alphabet cyrillique, qui rompt radicalement avec les graphies historiques et, tant bien que mal, reproduit phonétiquement le khalkha moderne.

La lexicographie de cette nouvelle langue officielle, qui possède déjà une abondante littérature politique, économique, technologique et même scientifique, est particulièrement pauvre. Au début elle se limitait aux lexiques des termes modernes (p. ex. K. M. Čeremisov i G. N. Rumiancev, *Mongol'sko-russkij slovar'*, Moscou-Leningrad 1937) ou aux brefs dictionnaires pratiques tels le *Kratkij mongol'sko-russkij slovar'* de A. R. Rinčine, Moscou 1947 ou, en Occident, R. Bleichsteiner, W. Heißig, W. A. Unkrig, *Wörterbuch der heutigen mongolischen Sprache*, Wien–Peking 1941 (qui ne prenait pas encore en considération la nouvelle écriture), S. J. Gunzel, *Mongol-English Practical Dictionary*, Chicago 1949–1953 et D. Troxel, *Mongolian Vocabulary*, Washington D. C. 1953. Pour la lecture des textes au style plus riche, même de la presse moderne, il fallait toujours encore recourir aux dictionnaires

1. Ferdinand D. Lessing (General Editor), Mattai Haltod, John Gombojab Hangin and Serge Kassatkin, *Mongolian-English Dictionary*. XV, 1217 p., 4°. University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1960.

de la langue classique, ce qui obligeait à de véritables acrobaties phonétiques, car les modifications subies par le khalkha moderne ne sont pas suffisamment régulières pour permettre de restituer automatiquement, en partant de la graphie phonétique, la forme fournie par les dictionnaires de l'ancienne langue. Ainsi par exemple le moderne *bolovsruulax* «éduquer, civiliser» doit être cherché sous le classique *bolbasuraγulqu;* plusieurs homonymes de la langue moderne remontent à des formes anciennes divergentes: ainsi le moderne *tüüx* correspond aux formes classiques *tegükü*, *tegüken* et *teüken; öröl* moderne est à chercher sous les graphies classiques *üril*, *ölir* ou *rilü;* la signification du khalkha *setgex* se trouve soit sous le classique *sedkikü* «penser» soit sous *setegekü* «percer un trou», etc. D'autre part, plusieurs mots dont on retrouve sans peine la graphie ancienne ont aujourd'hui une signification sensiblement différente de leur prototype classique, tel l'ancien *qubisqal* «métamorphose» qui est devenu le moderne *xuv'sγal* «révolution». Les significations anciennes n'ont pas pour autant disparu de l'usage moderne. Donc même pour la lecture des textes tout à fait récents la connaissance du vocabulaire classique est indispensable.

Tous ces problèmes philologiques et historiques ont arrêté les mongolisants devant la tâche de la rédaction d'un nouveau dictionnaire embrassant l'ensemble de la langue mongole écrite. Il est significatif que ce ne fut pas un mongolisant spécialisé, mais un sinologue bouddhisant, Ferdinand D. Lessing, qui eut finalement le courage d'entreprendre cette tâche difficile. Sans se laisser perdre dans les subtilités de la philologie historique il aborda le problème du côté pratique, en décidant de compiler un dictionnaire qui engloberait dans une présentation simultanée toutes les étapes du mongol, de la langue classique jusqu'au khalkha moderne. Son courage est d'autant plus digne d'estime qu'il entreprit son travail en 1942, au moment où la langue mongole venait de subir une violente transformation, et où les sources de la langue moderne furent encore très peu connues. Malgré les circonstances défavorables Lessing fit un voyage en Mongolie en 1947/48 pour examiner sur place les effets de la réforme linguistique et orthographique; à son retour, il réussit à réunir une équipe de collaborateurs parmi lesquels deux Mongols connaissant également le chinois et le japonais; cette équipe put profiter de l'aide du maître des études mongoles N. Poppe; enfin les fonds nécessaires pour la préparation et la publication de l'ouvrage ont pu être obtenus. Toutefois l'évolution rapide de la langue moderne et la nécessité de faire face à l'affluence abondante des matériaux nouveaux ont retardé la compilation définitive du dictionnaire de plusieurs années et ont obligé les auteurs de renoncer à la préparation des volumes 2 et 3, prévus primitivement et qui devaient contenir un dictionnaire anglais-mongol et un dictionnaire complet mongol-tibétain-sanskrit des termes bouddhiques. En revanche le volume 1, le seul publié, a pris des dimensions beaucoup plus vastes et a été enrichi par un index alphabétique des formes modernes en écriture cyrillique,

une liste des graphies ambiguës dans l'ancienne écriture mongole et deux suppléments ajoutés au dernier moment: un lexique sommaire mongol-tibétain-sanskrit des termes bouddhiques, qui devait remplacer le troisième volume supprimé, et vingt pages d'additions et de corrections. Il en résulta, au bout de 18 ans de travail, un dictionnaire qui avec ses 60000 mots dépasse de loin tout ce qui a été jamais publié dans ce domaine en Occident.

En principe ce dictionnaire reprend les données contenues dans les dictionnaires de langue mongole russes, japonais, chinois, français, allemands, anglais, et inventorie le vocabulaire des textes édités anciens et modernes, y compris la presse. Quant aux époques prises en considération par cet inventaire, le professeur Lessing en donne, dans la préface, la définition un peu déroutante: «Excluding the strictly archaic language, the dictionary contains the vocabulary of all periods from 1940 on, including the modern terminology developed since sovietization.» On pourrait regretter l'exclusion du langage archaïque dans une compilation aussi amplement conçue. Toutefois il ne semble pas que la part exclue soit grande. La date de 1940 est une coquille évidente: il est certain qu'on doit la corriger en 1240, date de la rédaction de l'*Histoire secrète des Mongols*, dont le vocabulaire et les locutions sont nommément cités dans les «Additions» du dictionnaire. En fait de documents écrits antérieurs à 1240, il n'y a que la «Pierre de Gengiskhan» de Nerčinsk (vers 1225). La remarque de Lessing doit donc se référer surtout à des anciennes inscriptions en écriture *'phags-pa* et au vocabulaire des lettres et des inscriptions inédites qui datent toutefois en grande majorité du 14e et du 15e siècles. Il ne nous a pas été possible de contrôler, si le vocabulaire des traductions bouddhiques antérieures à la compilation du Kanjur et Tanjur mongol a été inventorié.

Toutefois une entreprise de ce genre, voulant réunir dans une présentation cohérente des matériaux aussi disparates, n'est pas sans poser des problèmes. La solution adoptée par les auteurs du dictionnaire est une sorte de compromis entre les exigences de la précision et les considérations d'économie pratique. Chaque mot de base est présenté en ancienne écriture mongole, en transcription latine de la prononciation classique et, sous sa forme moderne khalkha, en alphabet cyrillique. Cette partie principale est suivie de listes des formes dérivées, des mots composés, des locutions idiomatiques et même de phrases entières, mais tout ceci est présenté exclusivement en transcription latine des formes classiques. L'ensemble est classé dans l'ordre alphabétique occidental conformément à la transcription latine.

Cette solution appelle certaines réserves. Elle est économique au point de vue de la rédaction du dictionnaire, mais elle en complique considérablement l'utilisation. Si l'on se sert du dictionnaire pour lire les textes en ancienne écriture, qui ne fait aucune distinction entre *t* et *d*, *k* et *g*, *ǰ* et *y*, *o* et *u*, *ö* et *ü*, il faut souvent chercher des graphies contenant ces lettres dans différentes parties du dictionnaire ou commencer par consulter la liste des «ambiguous readings». En maintenant

l'usage des autres dictionnaires, combinant ensemble ces lettres à double lecture, les auteurs du nouveau dictionnaire auraient certainement non seulement simplifié la tâche de ceux qui consultent leur ouvrage, mais auraient en même temps fait l'économie de 19 pages, car l'index des graphies ambiguës serait devenu superflu. La pratique moderne ne justifie pas non plus la solution adoptée, car les formes khalkha divergent tellement des formes classiques qu'elles ne peuvent pas être classées dans le même ordre alphabétique et, pour les retrouver, il faut de toute façon consulter l'index cyrillique.

D'autre part, lorsqu'on cherche un mot dérivé moderne, on ne le trouve pas dans cet index; il faut le déduire des formes classiques citées en transcription latine. Pour ce faire, la simple transposition phonétique ne suffit pas, les suffixes de dérivation étant souvent foncièrement différents en khalkha et en classique. Il faut donc recourir à toutes sortes de substitutions. En plus, ayant obtenu ainsi la signification de la forme dérivée, on est pas certain si elle est valable pour l'époque moderne. Dans un dictionnaire englobant sept siècles d'histoire d'une langue ayant subi diverses transformations sémantiques, il serait utile d'adjoindre des indications concernant l'époque pour laquelle telle acception est valable. Il est clair qu'en trouvant d'une part l'ouïgour *Tngri*, nom pré-bouddhique du ciel et de dieu, et d'autre part *zövlöliyn zasag* «gouvernement soviétique» on a pas de peine à deviner à quelle époque appartiennent ces mots. Mais des précisions de ce genre seraient nécessaires par exemple pour *qubisqal* déjà cité ou pour *eblel* traduit comme «harmony, agreement, accord, union, association, society» et dont les deux dernières acceptions sont d'emploi tout à fait moderne. Les néologismes techniques et politiques du mongol ont aussi leur histoire. Le dictionnaire de Lessing ne signale généralement que les formes les plus récentes. Ainsi on y trouve le mot mongol *radio* qui est un simple emprunt à la langue russe; mais, il y a un quart de siècle, on disait *utasun ügei üge* (en prononciation moderne *utasgüy üg*) «parole sans fil» et l'on ne trouve pas cette forme dans le dictionnaire. A cet égard le dictionnaire déjà mentionné de Bleichsteiner, Heissig et Unkrig, dont les matériaux ne semblent pas avoir été exploités par Lessing, peut encore servir comme un complément utile du nouveau dictionnaire encore que plusieurs termes modernes qu'on y trouve ne soient plus actuels.

Quant à la transcription latine adoptée par Lessing, elle s'écarte considérablement de toutes les autres en augmentant encore davantage le chaos qui subsiste dans ce domaine. L'auteur la justifie par des «raisons techniques», ce qui paraît assez surprenant dans un ouvrage publié sous forme de réproduction phototypique du texte tapé à la machine. Ce procédé est généralement utilisé précisément pour permettre l'emploi de certains signes diacritiques qu'il n'est pas difficile d'adjoindre au clavier de n'importe quelle machine à écrire. Certaines simplifications adoptées par Lessing se défendent facilement, tel le remplacement de *č* par *c* et de *q* par *x*,

transcription que l'on trouve ailleurs (par exemple dans les travaux de F. Weller) et qui correspond à la prononciation de la majorité des dialectes. Cette dernière justification serait valable également pour le remplacement de *ǰ* par *z*, bien que cette transcription soit sans précédent. Mais on ne voit pas quelles «raisons techniques» ont pu suggérer le remplacement de *ö* et de *ü* respectivement par *ø* et *y*, si ce n'est le désir de rapprocher la transcription de la graphie cyrillique. L'emploi nouveau de *y* est particulièrement déroutant, car cette lettre désigne, dans tous les autres systèmes de transcription du mongol, le «yod» consonne; pour noter ce phonème Lessing recourt à *j* (qui par exemple dans la transcription de Weller remplace le *ǰ*). Les confusions qui en résultent ne semblent pas être rachetées par les avantages problématiques de la nouvelle transcription.

Dans la transcription adoptée dans le dictionnaire il y a d'ailleurs des inconséquences autrement plus graves. Pour une écriture aussi ambiguë qu'est l'ancien alphabet mongol la transcription précise est le seul moyen d'assurer la prononciation correcte. Or, si les auteurs du dictionnaire le font pour les mots de base, il présentent certains suffixes sous forme de translittérations, c'est à dire ils négligent l'harmonie vocalique et notent le suffixe (ainsi que le fait l'écriture traditionnelle) sous une forme unique, avec le vocalisme *e*: *ber* pour *bar/ber*, *ece* pour *ača/eče*, *ijer* pour *iyar/iyer*, etc. Il est évidemment facile de rétablir la prononciation correcte quand on connaît les lois de l'harmonie vocalique. Toutefois il est un peu surprenant que d'après cette méthode la moitié d'un mot est transcrite et l'autre moitié est translittérée, par exemple *xola-ece* «de loin». Logiquement on devrait écrire soit *xola-aca* (qui correspondrait à la prononciation correcte) soit, tout en translittération conventionnelle, *xole-ece*. On ne voit d'ailleurs aucune raison technique qui fait préférer *e* à *a*. D'autant plus que pour le suffixe du pluriel *nar/ner* Lessing se décide, contrairement au principe adopté ailleurs, pour la notation unique *nar*. Cette exception à la règle qu'il a lui-même établie, ne pourrait s'expliquer de nouveau que par l'influence de l'orthographe khalkha moderne, où, en effet, ce suffixe fait exception en ce qu'il défie l'harmonie vocalique et s'écrit toujours *nar*, encore que ceci semble n'être qu'un usage orthographique qui ne reflète pas fidèlement la prononciation. De toute façon ce n'est pas le cas de la langue classique. Là, de nouveau on se trouve devant la confusion des faits provenant de diverses époques. Par exemple à la page 59 le dictionnaire signale (dans la rubrique des dérivés de *axa* «frère») l'expression bien connue *axa degyy nar* «brothers, brethren». Logiquement il aurait fallu noter soit en bon mongol classique *axa degyy-ner*, soit, conformément à l'orthographe moderne *ax dyy-nar* (en khalkha moderne on dit d'ailleurs simplement *ax-dyy*).

Les raisons techniques incitent les auteurs à simplifier également les transcriptions tibétaines et sanskrites dans le lexique des termes bouddhiques et à y supprimer pratiquement tous les signes diacritiques. La conséquence en est la réapparition

des graphies tibétaines encombrantes comme *gzhang gi dbang gi mtshan nyid* ou *dngos gzhi* que l'on croyait bien abandonnées. Les transcriptions sanskrites comme *jnāna*, *nirvana*, *vikrti* etc. sont passablement gênantes dans une publication scientifique, d'autant plus qu'on trouve, dans ce même lexique, les formes avec les signes diacritiques comme *smṛti*. Un exemple caractéristique de l'arbitraire dans ce domaine fournit la page 1166: *Gaṇapati*, *Ganeça*, *Ganesha* dans la même ligne. De simples erreurs sont très fréquentes: *pratītya-samutpāda*, *duḥka*, *buddhamāgra*, *vikrīdiṭa* (pour *vikrīḍita*), *cittaigratā* pour *cittāgratā*, *Akshovya* (pour *Akṣobhya*), *adhisthabya* (!) (pour *adhiṣṭhāpya*) etc. etc. Les significations des termes bouddhiques sont souvent assez approximatives, mais ceci n'a pas une grande importance puisqu'il s'agit surtout de correspondances avec des termes sanskrits ou tibétains. D'autant plus regrettable est le désordre qui règne dans ce lexique. Presque la moitié des renvois aux pages du dictionnaire de Edgerton sont erronés. La situation n'est pas beaucoup meilleure quant aux renvois au lexique même. A la page 1161 on trouve: *AVADAR A see orulγ-a* mais on ne trouve pas du tout *orulγ-a*, sinon dans le dictionnaire principal où ce mot n'a rien de bouddhique. L'exemple type de ce désordre se trouve à la page 1181 où l'on lit: *PARCIN (fr. T. Phar phyin); T. pha rol tu phyin pa. See belge bilig yn cinadu kizaγar-a kyrygsen*. La référence tibétaine suffit pour montrer qu'il s'agit de *pāramitā*. Le renvoi logiquement devrait donner la correspondante mongole complète de ce terme. Mais, d'abord, l'expression citée correspond à *prajñāpāramitā* et, en plus, on ne trouve cette expression ni sous *belge bilig*, ni *cinadu*, ni *kizaγar*, et le mot *kyrygsen* n'est guère représenté dans ce lexique. C'est sous *BARAMID* que l'on découvre l'expression citée, mais pour la chercher là-bas, il faut savoir à l'avance quels sont les termes mongols pour *pāramitā*.

Evidemment celui qui connaît bien la terminologie tibétaine et sanskrite pourra tirer de ce lexique un grand profit. Mais dans l'ensemble ce supplément du dictionnaire semble reproduire, sans les avoir contrôlées, les notes hâtives, faites *pro memoria* et destinées à être complétées et corrigées. Le professeur Lessing est lui-même conscient de cet aspect du lexique, car il dit dans la préface: «Because of the limited time at our disposal, there are doubtless inaccuracies, omissions, and inconsistencies, but the list should be of aid to the reader of simple Buddhist texts.» C'est probablement la même raison, manque de temps, qui est à l'origine d'un caractère encore plus «provisoire» et incomplet des «Additions et Corrections». Il semble bien pourtant qu'en publiant, après 18 ans de travail, un ouvrage monumental qui sans aucun doute deviendra pour plusieurs années l'instrument du travail numéro un pour la lecture des textes mongols, on aurait pu retarder de quelques mois sa parution pour revoir soigneusement et mettre en ordre les deux «suppléments».

Car le corps même du dictionnaire a en revanche une présentation très soignée. Il n'est évidemment guère possible de découvrir dans un bref délai des oublis ou

des fautes éventuelles. Quelques lectures des textes anciens et modernes que j'ai faites à titre d'essai à l'aide de ce dictionnaire m'ont prouvé qu'il n'y a pratiquement pas d'oublis importants. Pour la langue moderne je n'ai constaté que l'absence du mot, pourtant tout à fait usuel, *orlix* «pleurer, sangloter» et de l'adverbe *ingez* «ainsi», quelques oublis ou coquilles dans l'index cyrillique et quelques petites divergences orthographiques avec les formes habituelles dans les textes modernes, tel *arad* «homme du peuple» qui en khalkha moderne s'écrit et se prononce régulièrement *ard*. Quant à la transcription classique, j'ai été frappé par l'emploi assez fréquent de la sonore pour le suffixe *tu/tü* de l'adjectif dérivé: *amidu* « vivant», *ynedy* «cher, précieux». Serait-ce l'influence de la prononciation moderne *am'd*, etc.? De toute façon les auteurs du dictionnaire semblent s'écarter sur ce point de toutes les données de la grammaire classique qui pour ce suffixe ne connaît pas de variante sonore. Et ils se contredisent eux-mêmes, car à la page 576 on trouve, comme dérivés de *ner-e* «nom» les formes *neretei* et *nerety* «renommé», sans la sonorisation de la dentale (il est vrai que la forme khalkha est ici *nertei*). Bien rares, à l'encontre de ce qui se passe dans le lexique bouddhique, sont ici les fautes d'impression.

Je sais bien qu'il est facile de critiquer, et qu'il serait beaucoup plus difficile de faire tout cet immense travail que nous devons à l'équipe du professeur Lessing. Mais si j'ai consacré tant de place à la critique des détails, c'est précisément parce que le nouveau dictionnaire est un ouvrage fondamental dont on ne saurait plus se passer et qu'en tant que tel il mérite une étude approfondie. Ces détails ne peuvent guère contrebalancer les grandes qualités de l'ouvrage, la richesse de son information et, tout compte fait, la clarté de la présentation d'une matière particulièrement rebelle. Ces appréciations se disent en quelques phrases; mais elles valent bien davantage que l'énumération la plus minutieuse des points appelant des réserves.

CONSTANTIN REGAMEY

EINE MONUMENTALE ENZYKLOPÄDIE DES BUDDHISMUS

Das Erscheinen des ersten Faszikels dieser Enzyklopädie[1] bildet einen Grenzstein in der Geschichte der Buddhologie, denn es handelt sich hier um das umfangreichste, bedeutendste Werk, das auf diesem Gebiet je unternommen wurde. Es wird ungefähr 15000 Seiten umfassen und zahlreiche Abbildungen, worunter auch farbige, enthalten. Behandelt werden alle Formen des Buddhismus, Mahāyāna und Theravāda zusammen mit den verschiedenen Schulen des Hīnayāna. Die Artikel

1. *Encyclopaedia of Buddhism. Fascicule: A-Aca.* Ed. by G. P. MALALASEKERA. XV, 152 pp., 4°. Colombo, Government of Ceylon, 1961. (Distributed by K. V. G. de Silva and Sons, Colombo).

stützen sich vorerst auf die mehrsprachigen Quellen, zugleich aber auch auf moderne Untersuchungen. Ein internationaler Stab von Mitarbeitern wird die Ausführung dieses immensen Projektes, dessen Initiative auf das *Buddhist Council of Ceylon* (Laṅkā Bauddha Maṇḍalaya) vom Jahre 1955 zurückgeht, ermöglichen. Wie die Liste des *Board of Honorary Editors* zeigt, haben namhafte Gelehrte aus der ganzen Welt ihre Unterstützung zugesichert: Phya Anuman Rajadhon, Prof. P. V. Bapat, Prof. Dr. F. D. K. Bosch, Dr. Chao Pu-chu, Dr. E. Conzé, Prof. Damdin-süren, Prof. Paul Demiéville, Prof. Nalinaksha Dutt, Prof. Jean Filliozat, Prof. E. Frauwallner, Dr. Richard A. Gard, Prof. Dr. H. von Glasenapp, Lama Anagārika Govinda, Prof. Helmut Hoffmann, Miss I. B. Horner, Mr. Christmas Humphreys, Dr. B. C. Law, Prof. F. D. Lessing, Dr. U Lu Pe Win, Dr. Shosōn Miyamoto, Prof. Dr. Heinz Mode, Dr. Makoto Nagai, Prof. S. Paranavitana, Prof. Nihar Ranjan Ray, Prof. Rahula Sankrityayana, Prof. Tan Yun-shan, Prof. Giuseppe Tucci, Prof. Dr. Ernst Waldschmidt, Prof. Friedrich Weller, Prof. O. H. de A. Wijesekera. Der Herausgeber, Prof. G. P. Malalasekera, hat durch zahlreiche wissenschaftliche Veröffentlichungen, besonders durch den zweibändigen *Dictionary of Pāli Proper Names* (Reprint, London, 1960), seine Kompetenz außer Zweifel gestellt.

Eine Enzyklopädie in englischer Sprache wird gerade durch die stetig ansteigende Ausweitung der Forschung in den verschiedensten Ländern zu einer dringenden Notwendigkeit. Selbst manche Buddhologen können die vortrefflichen japanischen Nachschlagewerke, wie zum Beispiel *Bukkyō daijii* (sechs Bände, Tokio, 1931–1936) und *Bukkyo daijiten* (Tokio, 1917), nicht zu Rate ziehen. Wegen der großen Bedeutung, die ihnen zukommt, sei hier ausdrücklich auf ihre meisterhafte Beschreibung von Paul Demiéville in *L'Inde Classique* II, § 2163–2169 hingewiesen. Diese müßten daher auch gründlich exzerpiert und mit neuen Ausgaben verglichen werden. Keines von ihnen hat sich indes ein so umfassendes Ziel gesetzt, wie die *Encyclopaedia of Buddhism*. Dasselbe gilt vom *Hôbôgirin*, einem Wörterbuch des Buddhismus in französischer Sprache, das sich ausschließlich auf chinesische und japanische Quellen stützt und leider erst bis zum 3. Faszikel (A-Chi und ein Fascicule Annexe, Tokio–Paris, 1929–1937) gediehen ist. Trotzdem wäre es sehr wünschenswert, wenn auch dieses große Werk zu Ende geführt werden könnte, da es mit größter Sorgfalt unternommen wurde. Der allererste Artikel unserer Enzyklopädie bietet kaum mehr als eine Zusammenfassung aus dem *Hôbôgirin*. Außerordentlich erfreulich ist es, daß zu gleicher Zeit die Weiterführung unter internationaler Beteiligung eines andern Standardwerkes gesichert ist: *A Critical Pāli Dictionary*. Vol. II, 1: *ā – ādikappika* erschien 1960 in Kopenhagen. Eine rasche Folge der Faszikel wird zweifellos auch die Entwicklung der buddhistischen Enzyklopädie fördern. Die Veröffentlichungen der *Pāli Text Society* in London gehen stetig weiter. Hinzu kommt nun noch die Sangāyanā-Ausgabe des *Pāli Tipiṭaka* mit *Aṭṭhakathās* und *Ṭīkās* in Rangoon. Der erste Faksimiledruck der *Pekinger Edition des tibetischen Tripiṭaka* in Japan (168

Bände, Tokio–Kyoto, 1955–1961) wird auch das Studium des tibetischen Buddhismus erleichtern.

Wie die vorliegende erste Lieferung zeigt, ist der Druck gut, nur sehr klein. Die Qualität des Papiers indes ist ausgezeichnet. Die Abbildungen dürften vielleicht etwas deutlicher sein. Glücklicherweise konnte sich das *Editorial Board* auf ein alphabetisch angeordnetes Nachschlagewerk – an Stelle der ursprünglich geplanten Einteilung nach Sachgebieten wie Literatur, Geschichte, Kunst –, einigen. Auch die Verteilung der Arbeit ist förderlich und entspricht der Natur der Dinge. So befassen sich zum Beispiel japanische Gelehrte vornehmlich mit dem Buddhismus ihres Landes und den ihnen leichter zugänglichen chinesischen Quellen, während ceylonesische Buddhologen hauptsächlich dem Theravāda verpflichtet bleiben. Es ist nicht erstaunlich, daß vorzugsweise Buddhisten, darunter auch zahlreiche Mönche, an der Ausgabe beteiligt sind. Da es sich jedoch um eine rein wissenschaftliche Darstellung handelt, darf die persönliche Überzeugung im Werke selbst nicht offenbar werden. Dieses Gebot, das für religiöse Werke dieser Art von besonderer Wichtigkeit ist, wurde, wie mir scheint, strikte befolgt. Buddhisten aller Richtungen wie auch Andersgläubige werden im gleichen objektiven Sinne daraus schöpfen. Bei der engen Zusammenarbeit von Mahāyāna- und Theravāda-Buddhisten unter einem internationalen Gelehrtenkollegium können subjektive Momente verhältnismäßig leicht ausgeschlossen werden. Bei schwierigen Fragen signieren die Autoren ihre Beiträge und haften damit persönlich für ihre Darlegungen. Gerade hier finden sich ausgezeichnete Zusammenfassungen. Es genügt, den Artikel *Absolute* als Beispiel hervorzuheben.

An der ungewöhnlichen Bedeutung dieser Enzyklopädie, die nicht bloß für Fachleute, sondern auch allgemein für das interessierte Publikum bestimmt ist, kann somit nicht gezweifelt werden. Gerade deswegen wird auch eine kritische Stellungnahme speziell während der ersten Entwicklungsphase – zur Vollendung des Werkes sind ungefähr zehn Jahre vorgesehen – von allgemeinem Nutzen sein. Selbst Vorschläge, die vom *Editorial Board* als sinn- oder nutzlos bewertet werden müssen, können doch wenigstens dessen ursprüngliche Richtlinien stärken. Große Schwierigkeiten bereitet natürlich vor allem die ungeheure Menge und Mannigfaltigkeit der zu verarbeitenden Daten. Der Buddhismus stellt eine Weltreligion dar mit einer Geschichte von 2500 Jahren. Die zahlreichen voneinander abweichenden kanonischen Lehrgebäude wurden in mehreren indischen Sprachen (Pāli, Sanskrit, verschiedene Prakritdialekte) abgefaßt, wobei mit Ausnahme des Pālikanons viele Überlieferungen nur noch in außerindischen – zum Beispiel chinesischen, tibetischen, mongolischen, uigurischen – Übersetzungen vorhanden sind, was die Sichtung und Erschließung des Quellenmaterials außerordentlich erschwert. Der Buddhismus hat sich in den meisten Ländern Asiens ausgebreitet und deren Kulturen zutiefst beeinflußt. In vielen von ihnen lebt er noch heute als eine belebende,

schöpferische geistige Kraft weiter. Auch die moderne wissenschaftliche Erforschung dieser Religion kann schon bald auf eine Tradition von 200 Jahren zurückblicken.

Unter den mannigfaltigen Problemen, die sich aus dieser komplexen Struktur ergeben, seien hier folgende hervorgehoben.

1. Die große Anzahl der Mitarbeiter bringt es mit sich, daß verschiedene Artikel ziemlich ungleichmäßig behandelt werden. Das Ideal der vollkommenen Ausgeglichenheit wird nie erreicht werden, obwohl man sich ihm durch eine immer engere Zusammenarbeit, die im Anfangsstadium besonders schwierig ist, stetig nähern kann. Manchmal werden auch dem Verfasser eines Artikels Neuerscheinungen schon wegen der fremden Sprache (zum Beispiel deutsch oder japanisch) nicht zugänglich sein. Ein solches Standardwerk muß jedoch *up to date* sein. Dies wiederum ist nur durch die Mitarbeit von Gelehrten aus der ganzen Welt möglich. Größere Artikel müßten daher konsequent einem Komitee vorgelegt werden, das sich aus verschiedenen Nationen zusammensetzt. Dann könnten leicht die jüngsten Untersuchungen über den betreffenden Gegenstand berücksichtigt werden.

2. Die bibliographischen Angaben sind einfach ungenügend. Meistens fehlen sie, oder sie tauchen dort auf, wo man sie am wenigsten erwarten würde. Unter Pāli *ābhassara* zum Beispiel finden sich keine, unter Sk. *ābhāsvara* dagegen sehr genaue. Zweifellos sollte ein Nachschlagewerk von diesem Ausmaß auch eine wenigstens elementare, einschlägige Bibliographie bieten. Es geht nicht an, dies einfach auf die *Bibliographie Bouddhique* (Paris, 1928–) abzuschieben. Dieses großangelegte Werk geht von einem andern, umfassenden, vor allem chronologischen Standpunkt aus und behandelt die Gegenstände nach Autoren und weiteren Sachgebieten. Im vorliegenden Fall soll jedoch kurz auf das Wesentliche und Aktuelle hingewiesen werden. Der interessierte Laie sucht Führung durch zuverlässige Literaturangaben, wenn möglich in verschiedenen Sprachen. Für den Fachmann sind Verweise auf Monographien und Aufsätze, die einen bestimmten Terminus behandeln, besonders wichtig (vgl. *ābhāsvara*). Bei dieser weltweit zerstreuten Literatur sind die nötigen Informationen sonst nirgends so leicht zu finden. Eine intensive Zusammenarbeit mit den Redaktoren der *Bibliographie Bouddhique* könnte diesem Punkte sehr förderlich sein.

Diese Aufgabe wird nun noch durch das kürzliche Erscheinen der sehr ausführlichen und bis in die Anfänge der Buddhologie zurückreichenden *Bibliography on Buddhism* von Shinsho Hanayama (Tokio, 1961) erleichtert.

3. Die Stellenverweise dürften noch genauer sein, doch ist dies ein Punkt auf den schon J. W. de Jong mit allem Nachdruck hingewiesen hat (BSOAS 25, 2, p. 380–381). Von einem Nachschlagewerk, aus dem Generationen schöpfen werden, erwartet man größte Zuverlässigkeit.

4. Ein wichtiger Punkt betrifft die Auswahl der Artikel. Was muß aufgenommen werden? Wohl möglichst viel, doch ist hier das *Editorial Board* vielleicht etwas zu

weit gegangen. Daß unter «*Abhandlungen* ...» zwei deutsche Monographiensammlungen angeführt werden, ist in diesem Kontext merkwürdig. Wem würde es in der Tat einfallen, unter jenem Stichwort etwas zu suchen? Und wenn schon, dann verdienten auch die «*Abhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften*» erwähnt zu werden. Das Prinzip, Zeitschriften im Haupttext zu behandeln, müßte auf jeden Fall konsequent durchgeführt werden. Dies ist aber kaum möglich, da immer wieder neue Journale herangezogen werden, die dann aus alphabetischen Gründen eventuell nicht einbezogen werden können. Es genügt, daß sie im Abkürzungsverzeichnis exakt aufgeführt sind. Viel nützlicher wäre es, sie häufiger unter den einschlägigen Beiträgen zu erwähnen.

5. Noch schwerwiegender ist die Frage, unter welchem Stichwort etwas aufgenommen werden soll. Darüber hat sich das *Editorial Board* vielleicht am wenigsten den Kopf zerbrochen. Häufig handelt es sich um Termini, die sich im Pāli und Sanskrit entsprechen. In diesem Fall ist es wohl das einfachste und klarste, beide zusammen zu behandeln und nicht getrennt wie hier an verschiedenen Stellen. Dabei sollte auch der Sanskritkanon ebenso gründlich untersucht werden, wie der Pālikanon, der, weil besser erforscht, oft eine bevorzugte Stellung einnimmt. Die diesbezügliche Verwirrung zeigt sich am deutlichsten bei zwei leicht variierenden Pāliworten. So wird *abyākata* in mehreren Zeilen definiert, dabei aber ausdrücklich auf das gebräuchlichere und synonyme *avyākata* verwiesen, dem also im folgenden Faszikel gleichfalls ein Artikel gewidmet werden soll. Auf Sk. *avyākṛta* wird nicht hingewiesen. Alle drei Termini sollten unter *einem* Stichwort (hier aus sprachlichen und alphabetischen Gründen am besten unter *avyākata*) aufgeführt werden. Auch ein so umfangreiches Handwörterbuch muß vom Prinzip der Ökonomie ausgehen: was unter einem Titel ausführlich behandelt wird, darf anderswo nicht wiederholt werden. Ein Verweis genügt. Immerhin hat sich Malalasekera, wie die Anmerkung zum Artikel *Abhidhamma* (S. 37: «... *to avoid undue overlapping*») und zu *Abhidharma Literature* (S. 64) zeigt, diesen Punkt genau überlegt: jeder Artikel soll möglichst '*self-contained*' sein, was jedoch zahllose Wiederholungen nach sich zieht. Es geht um eine Kompromißlösung, und da ist es schwierig, die Grenze festzulegen. Vergleiche auch die Trennung von *Abhidhamma* und *Abhidharma*, die irgendwie künstlich ist, da in beiden Fällen Sanskrit und Pāli zusammen zur Sprache kommen.

6. Kompliziert ist es, zu entscheiden, ob ein Sanskrit- beziehungsweise Pāli-Terminus oder dessen englische Wiedergabe als Titel dienen soll. Als Faustregel würde ich vorschlagen: wenn einem englischen Begriff ein bestimmtes Wort in der Originalsprache entspricht, so ist unbedingt letzteres vorzuziehen. Folgendes Beispiel wird die Konfusion, die sonst entsteht, veranschaulichen. Es gibt einen schönen Beitrag unter *Aberration*, womit Pāli *vipatti* wiedergegeben wird. *Pāli Dictionary* (PTS) übersetzt *vipatti* folgendermaßen: *wrong state, false manifestation, failure, misfortune*. Ich kritisiere nicht die Übersetzung, sondern stelle nur die Frage: wel-

chem Menschen wird es jemals einfallen – mit Ausnahme des Verfassers und des Rezensenten – unter diesem Stichwort Belehrung zu suchen? Es hat nur einen Sinn, wenn es im Index unter *vipatti* verzeichnet ist. Warum aber dann nicht letzteren Terminus als Titel wählen? Man sucht ihn sonst vergebens im Hauptteil und muß erst im Index nachblättern. Ich betrachte dies als eine typische «*Aberration*».

Die obigen Bemerkungen und Vorschläge geben der Bewunderung für dieses immense Projekt Ausdruck. Malalasekera hat dementsprechend in seiner Vorrede (S. V) bemerkt: «Criticisms and suggestions will be welcome at every stage of this work.» Gerade in der Anfangsphase sind neue Erwägungen und Entscheidungen von grundlegender Bedeutung. Nachher ist es zu spät. Mit der Zeit allerdings darf man nicht sparsam sein. Sonst läuft man die Gefahr, daß manches schon beim Erscheinen überholt ist. Zehn Jahre scheinen mir kurz bemessen. Aber da kann man ruhig abwarten. Der Beginn zeigt, daß man ein einmaliges Werk erwarten darf.

Hier sei noch zögernd die Hoffnung ausgesprochen, daß nach der glücklichen Initiative Ceylons und der bereitwilligen Unterstützung durch die Unesco sich vielleicht auch Indien entscheiden wird, ein entsprechendes Handwörterbuch des Hinduismus ins Auge zu fassen. Beide Religionen können trotz mannigfaltiger Unterschiede nicht getrennt betrachtet werden. Jahrhunderte gemeinsamer Geschichte verbinden sie, ganz abgesehen von der Sprache und dem gesellschaftlichen Hintergrund. In Hinterindien, Indonesien, Nepal usf. überboten sie sich in immer neuen, unvergänglichen künstlerischen Schöpfungen. Der Tantrismus führte zu einer gegenseitigen Befruchtung und teilweisen Verschmelzung. Da der Hinduismus sich weniger stark ausgebreitet hat, nationaler geblieben ist, wäre das Unternehmen schon vom textlich-sprachlichen Standpunkt aus einfacher. Vor allem aber könnte ihm die *Encyclopaedia of Buddhism* als Vorbild dienen. PAUL HORSCH